

Leur enfant est parti trop vite

Lucie et Gérald Gummy ont perdu leur fils unique en 2008. Avec d'autres parents endeuillés, ces Genevois témoignent dans un documentaire poignant de leur lente reconstruction.

Lucie et Gérald Gummy
au bord de l'Arve.



Troubadour Films

En ce jeudi soir pluvieux, à Genève, la salle est comble un quart d'heure avant le début de la séance et le guichet refuse du monde. *Un ange passé trop vite* a pourtant eu toutes les peines à trouver un financement: le sujet – les parents qui ont perdu un enfant – ne semblait pas convenir au divertissement qu'on attend d'une salle de cinéma.

Au vu de l'écoute pendant la projection et des discussions qui suivent, il semble pourtant que le documentaire du réalisateur Nasser Bakhti vienne rompre un silence assourdissant. Il a braqué sa caméra sur un des grands tabous de notre époque: la mort dans ce qu'elle a de plus absurde et de plus injuste.

Johann: des yeux d'un bleu intense. Un jeune homme beau, sportif, joyeux, vivant. On le voit à 17 ans sur le plateau de *Léman Bleu* présenter le film policier qu'il a écrit et tourné avec des amis du collège et un budget fait de bouts de ficelle: «Il savait convaincre n'importe qui. Il avait même convaincu les flics de nous prêter du matériel», se souvient Matthieu, son meilleur ami.

UN VOISIN DE LONGUE DATE

A 22 ans, Johann embarque à bord d'un ULM pour tourner au-dessus de l'Arve. Sa caméra saisit les dernières images que le jeune homme a vues avant de s'écraser. La rivière, sans doute amoureuse, n'a jamais rendu

son corps. C'était en 2008. Chaque année, depuis, Lucie et Gérald Gummy, les parents de ce fils unique, se rendent au bord de l'Arve avec quelques proches pour une cérémonie du souvenir. Voisin de longue date, Nasser Bakhti a filmé celle de 2013; c'est là qu'est née l'idée de faire un film. Du voyeurisme? «J'en avais terriblement peur, confie l'intéressé. Peur aussi d'être maladroit, d'ajouter de la douleur à la douleur. A la première à Martigny, au moment de prendre le micro, je me sentais tout petit! J'attendais que quelqu'un se lève pour m'insulter.»

C'est pourtant des paroles de reconnaissance qu'il reçoit tant du public que des protagonistes, qui étouffent



Troubadour Films



Troubadour Films

bien souvent sous la chape de pudeur imposée par leur entourage. Un mot revient: «Libérer la parole».

«On n'est pourtant pas contagieux!», dit un papa. «On adore entendre le nom de notre enfant», confie une maman. La mort de leur fils ou de leur fille les a projetés sur une autre planète. Le jour où ils ont reçu ce coup de téléphone, au milieu de la nuit ou en pleine journée, leur annonçant que Barbara, 18 ans, en vacances à Athènes, a été emportée par une méningite foudroyante ou que Florent, 13 ans, a succombé au jeu du foulard, ils sont morts eux aussi. Depuis, ils enfilent chaque matin leurs costumes et font semblant d'être vivants.

Il y a le mot «veuve», le mot «orphelin», mais aucun pour désigner les parents endeuillés. Cette douleur indicible embarrasse profondément les proches. Parler... pour dire quoi? Pour demander comment ça va? Pour raconter les dernières vacances en Toscane? Une maman se souvient d'une autre mère de l'école de son fils qui a changé de trottoir en l'apercevant.

UN PONT ENTRE DES PLANÈTES

«On est ignorant, et c'est pour cela qu'on est maladroits. Toute parole tombe à côté. Il faut apprendre à écouter, à ne rien dire, à être là, juste une

présence», a compris Nasser Bakhti. «Ce que vous pouvez dire? Je ne sais pas quoi te dire», conseille une maman. Et ne pas éviter de parler du défunt: faire comme s'il n'avait jamais existé, c'est le faire mourir une seconde fois.

Le film se veut un pont entre deux planètes, celle des endeuillés et celle des gens qui continuent à rire, à marier leurs enfants, à devenir grands-parents.

Dans la salle, à l'issue de la projection, une femme prend le micro: «J'ai perdu mon

fils de 24 ans dans un accident de moto. J'avais aussi deux jumeaux de 20 ans. Pendant des mois, ils sont devenus invisibles. Dans le film, vous montrez que ça arrive à la plupart des parents qui ont d'autres enfants. Merci. Je me sens moins seule. J'ai été rongée par la culpabilité pendant des années. C'est la première fois que je parle; c'était il y a trente ans».

DES AMIS TAISEUX

Si l'on sort du cinéma en se disant que c'était un beau film et non qu'on a envie de se pendre, c'est qu'*Un ange passé trop vite* parle mystérieusement d'espérance. Il y a tous ces gestes d'humanité qui jaillissent du noir: les parents de Johann qui se tiennent la main même si l'on comprend qu'ils vivent la souffrance chacun à sa ma-

nière; leur tendresse pour Noémie, leur ex-belle-fille qui s'est mariée et qui est devenue maman; les amis taiseux de Gérald qui l'accompagnent régulièrement au bord de l'Arve pour tenter de retrouver le corps de son fils; les échanges entre parents endeuillés au sein de l'association Arc-en-ciel où les masques ne tiennent plus.

Filmé sur quatre ans, ce documentaire est aussi un hymne au temps. «Moi, je pensais que je ne pourrais plus jamais regarder une fleur, me réjouir du printemps, admirer le soleil, dit une maman. Et puis ça revient. Aujourd'hui, je n'ai peut-être pas vraiment de raison, mais je suis heureuse.» Plus que sur la mort, *Un ange passé trop vite* est un film sur la vie. ■

Christine Mo Costabella

De g. à dr.
Johann est mort
dans un accident
à 22 ans.

Avec Noémie,
son mari Julien
et leur bébé.

Séance-débat

Mercredi 27 février à 20h30, une séance spéciale aura lieu au Cinélux à Genève. Elle sera suivie d'une discussion animée par le réalisateur Nasser Bakhti et Carole Rueda, de la Fondation EVE la VIE, diplômée en conseil funéraire, qui a notamment exercé à l'Institut médico-légal de la préfecture de police de Paris. Plus d'informations sur www.cinelux.ch/evenements.

Pour les autres séances en Suisse romande, voir www.un-ange-passe-le-film.com. ■